

**HISTOIRE DE
PIERRE DE TERRAIL**
Seigneur de Bayard

par Auguste Prudhomme

Ancien élève pensionnaire de l'École des Chartes.

Archiviste de Marseille

CHAPITRE PREMIER

Préliminaires généalogiques — Les Terrail — Les Alleman.

Pierre Terrail, seigneur de Bayard, sortait d'une vieille et noble famille du Dauphiné, plus riche de gloire que des biens de ce monde. Plusieurs de ses aïeux occupèrent la charge relativement modeste de châtelains delphinaux, préposés à la garde des châteaux et maisons fortes appartenant au dauphin. Les plus illustres maisons de la province, les Aymard, les Alleman eux-mêmes ne croyaient pas déroger en acceptant ces fonctions, qui, outre des prérogatives militaires assez étendues, conféraient à ceux qui les exerçaient une juridiction contentieuse dans les matières qui ne dépassaient pas soixante sous¹. Nous empruntons au président Expilly² quelques détails biographiques sur les ancêtres de notre héros. Presque tous mouraient pauvres ; mais, selon la belle expression d'un auteur³, leur succession s'ouvrait de père en fils sur les champs de bataille.

Humbert Terrail était blessé en 1325 à la bataille de Varey, où le dauphin Guignes VIII battit le comte Édouard de Savoie. Chose qui paraîtrait bizarre à notre époque, il figure dans le nombre des prisonniers qui payèrent ran-

1 Archives de l'Isère ; B passim.

2 *Supplément à l'histoire du chevalier Bayard*, par M^e Claude Expilly ; Grenoble, 1650.

3 Alfr. de Terrebase, *Histoire de P. Terrail, seigneur de Bayard* ; Paris, 1828.

çon au dauphin, comme cela ressort d'un compte présenté en 1326 par le châtelain de Castillon⁴ ; en effet, quoique Dauphinois, Humbert Terrail était vassal du comte de Savoie. Robert Terrail son fils, châtelain de la Bussière, mourut au service du dauphin Humbert II, dans un combat près de Marches en 1337. Philippe Terrail, fils de Robert et d'Alix de Morard, sa femme, servit avec loyauté la cause des nouveaux dauphins de la maison royale de France, et, après avoir bravement guerroyé contre les Flamands et les Anglais, il se fit tuer en 1356, auprès du roi Jean, à la désastreuse journée de Poitiers.

L'aîné de ses fils, Pierre 1^{er} Terrail, était de 1378 à 1382 lieutenant de noble Jean de Monslecher, châtelain d'Avalon⁵.

Ce fut lui qui fit construire, en 1404, une tour carrée sur une éminence appelée Bayard, dans le mandement d'Avalon, frontière de Savoie. Or le statut⁶ solennel d'Humbert II, en reconnaissant aux seigneurs delphinaux le droit de bâtir des forteresses sur leurs terres, avait excepté néanmoins, dans un esprit de sage politique, les lieux voisins de la frontière.

Aussi Aymeri de Brisay, bailli de Graisivaudan, ordonna-t-il une enquête, de laquelle il résulta que le nouveau château ne pouvait porter aucun préjudice au dauphin. En conséquence, Geoffroy le Meingre, dit Boucicault, gouverneur du Dauphiné, fit expédier, le 4 mars 1404, des lettres patentes portant permission à noble Pierre Terrail de faire parachever et construire une tour au lieu dit de Bayard, sous l'offre faite par lui de reconnaître du fief delphinal

4 Valbonnais, *Histoire du Dauphiné*, t.II, p. 204.

5 Archives de l'Isère ; B. passim.

6 Valbonnais, t. II, p. 586.

et sous hommage lige ladite tour et ses dépendances. Les Terrail ne furent pas infidèles à leur promesse, et Pierre lui-même, après s'être distingué à la bataille de Rosbecque, périt en 1415, à Azincourt, à l'âge de soixante ans.

L'aîné de ses quatre enfants, Pierre II, joignit à son nom celui de seigneur de Bayard⁷. Il augmenta son patrimoine, et succomba auprès du roi Louis XI, à la bataille de Montlhéry, en 1465⁸.

Aymon Terrail, seigneur de Bayard, père du Chevalier sans peur et sans reproche, était châtelain d'Avalon en 1461 : fidèle aux exemples de ses aïeux, il fut si prodigue de son sang, qu'après la bataille de Guinegate, en 1479, ses nombreuses blessures le condamnèrent à la retraite.

Pendant cette période de deux siècles que nous venons de parcourir rapidement, les Terrail s'étaient alliés aux illustres familles de Theys, d'Arces, de Bocsozel. Aymon, le dernier, avait épousé Héléne des Alleman-Laval, de cette illustre famille des Alleman, qui occupe une si grande place dans l'histoire du Dauphiné.

C'est à grand'peine que le dauphin Humbert II parvint à apaiser un différend qui s'était élevé, en 1335, entre cette redoutable famille et la non moins terrible maison des Aymard⁹, comme en font foi de nombreux titres conservés aujourd'hui aux archives de l'Isère, et le proverbe populaire « Gare la queue des Alleman. » On voit encore aujourd'hui dans la salle des archives du château de Montcarrat¹⁰ un

7 Archives de l'Isère.

8 Pendant le séjour du dauphin Louis, depuis Louis XI, en Dauphiné, Pierre Terrail resta fidèle à la cause du roi et s'apposa énergiquement aux desseins de l'ambitieux dauphin. (Cl. Ex-PILLY, Op. cit.)

9 Valbonnais, *Histoire du Dauphiné* - Archives de l'Isère ; B. passim.

10 *Recherches historiques sur les environs de Bourgoin*, par Fochier.

tableau sur bois écrit au pinceau, de la hauteur de deux mètres sur un de large, et qui retrace le traité d'alliance intervenu en 1455 par la médiation de Siboud-Alleman, évêque de Grenoble, entre les divers membres de la grande famille des Alleman. Non moins fameuse que la race des Terrail, la maison des Alleman s'illustra surtout par la carrière des armes ; elle donna à l'Église un cardinal et plusieurs évêques, et au Dauphiné un gouverneur et quatre lieutenants généraux.

On voit quels glorieux exemples le jeune Bayard pouvait trouver dans l'histoire de ses aïeux, tant paternels que maternels. C'est ce qui faisait dire à Étienne Paquier¹¹ : « Belle production, certes, d'une généalogie, pour rendre recommandable le gentilhomme dont nous allons parler, et néanmoins peu de chose, si sa recommandation principale ne provenait de son propre fonds. Toutes les louanges que nous prendrions de nos ancêtres sont pauvres, quand nous manquons à nous-mêmes. »

11

Étienne Paquier, *Recherches sur la France*, ch. XX.

CHAPITRE II

Naissance et éducation de Bayard

La date précise de la naissance du bon chevalier ne nous est pas connue. Les historiens ne sont pas d'accord à ce sujet. Expilly le fait naître en 1469. Champier, d'après l'épithaphe inscrite sur son tombeau, nous dit qu'il mourut en 1524, à l'âge de quarante-huit ans, ce qui fixerait sa naissance à l'année 1476. Enfin le plus sérieux des biographes modernes, M. de Terrebasse, conclut d'un examen attentif de certains détails des récits du loyal serviteur qu'il faut adopter la date de 1473. Comme, à défaut de certitude absolue, les raisons qu'il invoque nous semblent très probables, nous adopterons son système.

Hélène Alleman, sa mère, appartenait, nous l'avons dit plus haut, à la noble et ancienne famille des Alleman-Laval. Elle était fille d'Henri, seigneur de Laval, et soeur de Laurent Alleman, évêque de Grenoble et abbé de Saint-Sorlin à Toulouse, prélat aussi distingué par son extrême habileté d'administrateur que par son éminente sainteté. Pierre était l'aîné de huit enfants : quatre fils et autant de filles égayaient le château de Bayard, où le glorieux blessé de Guinegate terminait dans le calme une vie tout entière consacrée au service du roi. L'enfant avait six ans lorsque son père renonça à la carrière des armes. Cependant, comme les seigneurs dauphinois étaient plus habiles à manier l'épée que la plume, le futur chevalier fut confié

aux soins de l'évêque son oncle, qui se chargea de son instruction.

C'est à lui que, sans être clerc, Bayard dut d'être assez lettré. En effet, il aimait la lecture et signait fort lisiblement son nom.

Cette éducation première terminée, le jeune Pierre, alors âgé de douze ans, revint au château paternel pour faire sous la direction de son vieux père son apprentissage d'homme d'armes. C'est alors que se manifesta la nature guerrière de celui qui devait être plus tard le plus redoutable champion du roi de France. S'il avait été élève studieux sur les bancs des écoles de Grenoble, il montra bien vite qu'il préférait aux exercices de la grammaire les jeux violents de la course à pied ou à cheval, le maniement des armes, la chasse aux bêtes féroces et les simulacres de combats par lesquels il préludait à ses exploits futurs. Puis le soir, quand il rentrait fatigué au château, il s'asseyait aux pieds de son vieux père autour de l'immense cheminée, et le priait doucement de lui dire quelque histoire de guerre ou de chevalerie. Heureux de retrouver en lui toutes ses anciennes ardeurs, le vieillard lui racontait les exploits des vieux seigneurs dauphinois, les prouesses des Terrail, et les rudes combats qu'il avait livrés dans sa longue carrière. À ces récits, qui mettaient au cœur de Pierre le légitime désir de ne pas déroger à de tels ancêtres, la douce et pieuse Hélène ajoutait des leçons de religion et de morale, et lui lisait, ainsi qu'à toute la famille assemblée, les naïves légendes dans lesquelles la religion s'enveloppait pour se rendre accessible à ces âmes simples et honnêtes.

Faut-il s'étonner qu'avec de telles leçons et de tels exemples le gentil garçonnet, dont le naturel était d'ail-

leurs excellent, ait acquis ces qualités extraordinaires qui lui mériteront plus tard le surnom de *Chevalier sans peur et sans reproche* ?

Son père le fit sans peur. À sa mère revient le mérite assurément plus rare de l'avoir fait sans reproche. Pierre avait environ treize ans, lorsque son père, sentant arriver la mort, fit venir ses quatre fils auprès de lui en présence de leur mère, « dame très dévote et toute à Dieu, » et demanda à chacun quel état il désirait embrasser. Pierre, l'aîné, éveillé « comme un émérillon », répondit avec autant d'assurance que s'il eût en cinquante ans : « Monseigneur mon père, bien que votre amour paternel m'impose l'obligation d'oublier toutes choses pour vous servir sur la fin de votre vie, ce néanmoins, ayant pénétré mon coeur des bons propos que chaque jour vous récitez des nobles hommes du temps passé et ceux de notre propre maison, je serai, s'il vous plaît, de l'état dont vous et vos prédécesseurs avez été ; j'embrasserai la carrière des armes. Car c'est la chose dont j'ai le plus grand désir, et j'espère, avec la grâce de Dieu, ne vous faire point déshonneur. » Le bon vieillard en fut ému jusqu'aux larmes. « Mon enfant, lui répondit-il, Dieu t'en donne la grâce. Déjà tu as les traits et la tournure de ton grand père, qui fut en son temps un des plus accomplis chevaliers de la chrétienté. Je tâcherai de te donner les moyens de réaliser ton désir ». Le second répondit que, désireux de servir son père jusqu'à la fin de ses jours, il ne voulait pas quitter la maison. « Eh bien, répondit Aymon, Georges mon ami, puisque tu aimes notre foyer, tu demeureras ici à combattre les ours ».

Le troisième, interrogé à son tour, répondit qu'il voulait être comme son oncle monseigneur l'abbé d'Ainay. Son

père lui accorda ce qu'il voulait, et l'envoya par un de ses parents à son oncle, qui le fit moine. Depuis, par la protection du bon chevalier son frère, il devint abbé de Josaphat, aux faubourgs de Chartres. Le dernier avait aussi le goût de l'état ecclésiastique ; il fut confié à son oncle l'évêque de Grenoble, qui le fit dans la suite chanoine de l'église Notre-Dame. Bayard ne l'oublia pas. Il le fit nommer abbé, puis évêque de Glandèves en Provence¹².

« Or laissons les trois autres frères, et retournons à l'histoire du bon *Chevalier sans peur et sans reproche*, et voyons comment son père entendit à son affaire ».

12 Gallia Christiana, t. III, p. 1246.